

Né en 1946, Vernon Sullivan vécut épisodiquement jusqu'en 1959; ce qui explique sans doute la brièveté de sa biographie. La vie, cependant, lui laissa le temps d'écrire quatre romans, dont certains furent adaptés au cinéma, au théâtre ou en bande dessinée.

Ne cherchez pas de tombe à son nom. Ni pour vous y recueillir, ni pour y cracher. Vous n'en trouverez pas. D'aucuns, d'ailleurs, réfutent jusqu'à l'existence même de Sullivan.

Ce serait faire bien peu de cas de ce récit.

1

Reprenons depuis le début.

1946, donc.

Le 25 juin, pour être précis.

C'est un mardi et Boris Vian s'emploie à quelque activité à l'Office Professionnel des Industries et des Commerces du Papier et du Carton.

Sa longue silhouette roide est penchée sur la table de travail. Son air, qu'un teint have exagère, semble sérieux. D'un index sûr, il gratte son menton, ce qui n'est pas sans ajouter à la gravité de la tâche.

Tout, autour de lui, s'agite : ingénieurs falots et secrétaires sans grâce, petits chefs aux complets-vestons

grisâtres, on va, on vient, comme les idées dans l'esprit de Boris, la poésie en moins.

Lui ne bouge pas, s'applique à rester concentré.

Nul ne sait à quoi il s'occupe – à vrai dire, ça n'a pas l'air passionnant – mais il tient manifestement à ce que ce soit bien fait.

Aussi le laisse-t-on triturer les instruments de mesure et les appareils de calcul qui occupent son bureau, raturer les documents administratifs et les brouillons au dos desquels il a pris l'habitude de griffonner, entre deux réunions, des poèmes et des nouvelles, des idées de romans et toute une panoplie de personnages aux faux airs primitifs.

Mais cela ne dure pas ; le téléphone, déjà.

Oui, répond-il, bien sûr, ce sera fait... bien sûr, répète-t-il comme pour rassurer cet interlocuteur dont on ne sait rien, sinon, à la déférence de Boris, son importance dans la hiérarchie de l'entreprise. C'est entendu, mes hommages à Madame.

La conversation expédiée, il retourne à ses calculs, à tout juste le temps de gribouiller un schéma ou deux. Mais le téléphone, encore.

Cette fois, c'est Raymond.

Queneau.

Le mentor.

On ne présente pas le grand écrivain. D'ailleurs, lui-même n'en prend pas la peine. Je suis désolé, se contente-t-il d'annoncer en guise d'introduction.

Et puis, chose rare, Raymond cherche ses mots, bafouille, pas peu gêné par la situation, et c'est bien le moins quand on sait ce qui vient d'arriver.

Après avoir fait accepter chez Gallimard, en début d'année, les deux premiers romans de Boris – *Vercoquin et le Plancton* ainsi que *L'Écume des jours* –, il tenait pour acquise l'attribution à ce dernier du Prix de la Pléiade. Il avait assuré le jeune auteur du soutien de l'entière ou presque du jury : Malraux, Éluard, Arland, Camus, Sartre et Paulhan – le directeur de la NRF. Tous avaient promis leur voix pour récompenser le meilleur manuscrit de l'année. On en était même venu à se demander s'il était nécessaire de réunir tout ce petit monde pour délibérer tant le résultat passait pour joué d'avance.

Mais voilà, si Queneau prend la peine d'appeler en pleine après-midi de cette voix un peu serrée, ce n'est pas pour annoncer de bonnes nouvelles.

Boris se tend, attrape un élastique dont il entend, par l'action de ses doigts étirant puis lâchant la chose, se servir pour calmer ses nerfs, écoute.

Vois-tu, annonce Raymond, il s'est produit lors des délibérations un événement, disons, inattendu.

Vian observant un silence, Queneau poursuit. L'abbé Grosjean, dit-il, qui comme tu le sais est un ami de Malraux, a passablement intrigué auprès de celui-ci et de Paulhan afin que les jurés attribuent le prix à son recueil de poèmes.

Silence, toujours, face à quoi Queneau rappelle son indéfectible soutien, tout comme celui de Sartre, bégaie une excuse convenue, se maudit d'avoir pu se montrer aussi inconséquent, croit bien faire en déplorant les arcanes du milieu littéraire, ses manigances, ses entourloupes, s'indigne du comportement de la bande à Paulhan, fulmine, enrage, pérore tant que Boris ne prononce toujours pas le moindre mot.

Et s'il se tait, ce n'est pas qu'il n'ait rien à dire. Non. C'est qu'il ne peut s'empêcher d'embrasser d'un regard morne ce bureau qu'il s'imagine tout à coup ne jamais pouvoir abandonner : ingénieurs falots et secrétaires sans grâce, on l'a déjà dit, petits chefs aux complets-vestons grisâtres, donc, qui lui font tout à coup l'impression d'un écosystème carcéral à peine amélioré.

Il s'efforce de ne pas s'énerver, au moins de n'en rien laisser paraître – après tout, il sait ce qu'il doit à Raymond –, abrège la conversation – formules de politesse habituelles, sans aller, n'exagérons rien, jusqu'aux remerciements –, raccroche ; alors, un mélange de tristesse et de haine s'empare de lui.

On a beau être pacifiste, on ferait tout de même bien sauter, juge-t-il, tous ces *gendelettres* sur une belle petite bombe atomique.

Mais enfin, Boris n'est pas du genre à se lamenter sur son sort. Lui qu'on afflige d'une éternelle bonne humeur a trop d'autres choses à faire, à vivre, à penser.

Il quitte le bureau, rejoint l'appartement de la rue du Faubourg-Poissonnière, promet à Michelle de se préparer au plus vite pour ce soir, au lieu de quoi il s'installe à son secrétaire, tire un brouillon et couche les premières lignes d'un poème un rien vachard qu'il intitule «Je n'ai pas gagné le Prix de la Pléiade». Il y moque la fourberie de Paulhan, les incommodantes flatulences de celui qu'il renomme *Marcel à relents*, et son besoin de vengeance à peu près satisfait – tout du moins pour le moment –,

attrape sa guitare-lyre sur laquelle il aurait volontiers composé une mélodie ou deux si Michelle ne l'en avait empêché.

Mais on est déjà très en retard et il faut encore faire dîner le jeune Patrick – dit Pat, dit Petit Bison, dit Bisonneau – avant de le confier à sa grand-mère; ce n'est pas le moment de traîner.

Boris se contente de passer un coup d'eau sur son visage, se presse, et tant pis pour son costume, il gardera celui du bureau – coton léger et anthracite aux fines rayures gris clair –, prend soin néanmoins de changer sa cravate noire pour un motif plus gai.

Michelle, elle, a sorti la petite robe bleu ciel qui s'accorde si bien à ses cheveux blonds et sa joie de vivre. Boris la contemple un instant, troublé par ce sentiment un peu niais de se trouver si heureux de partager sa vie, son mariage et son fils, avec une femme aussi merveilleuse.

Bientôt, ils descendent la rue du Faubourg-Poissonnière jusqu'aux Grands Boulevards, d'où un tramway-bus, en attendant de pouvoir enfin, un jour, se payer une bagnole, les emmène à Saint-Germain-des-Prés.

Sur la terrasse du Flore, les Vian commencent par saluer Sartre et Beauvoir, accaparés par leurs travaux respectifs.

Jean-Paul, à moins que ce ne soit son air habituel, semble d'humeur nauséuse; peut-être cette histoire de récompense qui lui reste, lui aussi, en travers de la gorge.

Il accueille Boris et Michelle d'un mouvement de tête, sans un mot, bourre sa pipe de tabac, puis, d'un geste de la main, les invite à s'asseoir.

Simone tente un sourire, propose un drink ; ce n'est pas de refus, et l'occasion d'un premier Martini.

On évite, comme il se doit entre gens de bonne compagnie, d'évoquer cette pénible histoire de Prix de la Pléiade et, l'alcool aidant, Sartre se détend un peu. D'autant que d'autres amis rejoignent vite la tablée, des filles surtout, et des jolies, ce qui n'est pas pour déplaire au philosophe. Sur ses lèvres pincées, on jurerait voir le début d'une moue amusée.

De quoi l'encourager – mais enfin, il en faut peu – à se lancer dans un exposé au sujet de ses théories existentialistes, prenant comme au débotté le premier garçon de café venu afin d'illustrer son propos ; idée qui n'est pas sans captiver les jeunes femmes, à commencer par Michelle, ni exaspérer Boris. Il apprécie peu que *le patron* donne ainsi son intelligence en spectacle ; encore moins de ne pas être lui-même au centre de l'attention.

Il commande une nouvelle tournée de Martini et préfère se laisser distraire par l'agitation alentour.

Le soleil brille à donner des couleurs au gris de la ville. Le quartier a tout de l'atmosphère provinciale. Les copains se répandent de terrasse en terrasse, rigolards, un verre ou deux à la main, arpentent d'un pas léger les rues pavées, ornées de platanes et de tilleuls.

Tous passent saluer le Bison, ainsi qu'on l'appelle ici, et trinquer à sa santé. Boris se mêle aux conversations les plus diverses, papote, plaisante, raisonne – ou inversement –, redit les blagues mille fois racontées, débat des heures durant au sujet des positions politiques de Camus ou de la composition du Show Burn – 2/3 de vodka, 1/6 de crème cacao, 1/6 de Cointreau, précise-t-il, soucieux, comme toujours, de la rigueur des choses lorsqu'il s'agit de se distraire.

Il en a assez bouffé, de la guerre, de l'occupation et du rationnement, de la peur et de la mort, des idées noires à plus savoir qu'en faire. Il ne demande qu'à pouvoir s'amuser à nouveau, s'oublier, prendre sa revanche sur cette Histoire qu'il n'a pas choisie. Alors, il fait du bruit, beaucoup, et ne se tait jamais vraiment que devant la beauté spectaculaire de Juliette Greco ; la voilà justement qui arrive.

Les frères d'Halluin s'installent à la table voisine ; c'est l'occasion d'un nouvel apéritif.

Le Major – qui n'a que peu à voir, sinon le sobriquet, avec un militaire – vous fait l'honneur de son passage ; une tournée de plus.

D'aucuns se contenteraient de ça pour toute soirée. Mais pas Boris et Michelle. Pas plus que leurs amis.

Ils quittent maintenant le Flore pour les Deux Magots, où ils prennent soin de continuer à s'employer au même genre d'activités.

Après quoi, traversant le boulevard pour se rendre Chez Lipp, la petite bande se régale d'un bon repas pour à peine plus de 20 francs – il faut en profiter, ça ne durera pas.

Un digestif ou deux, trois peut-être, et direction le Bar Vert où le programme reste plus ou moins semblable : s'aimer, boire et danser, dans cet ordre si cher à Boris.

Dans ce maelström d'énergumènes en tous genres, il se plaît à naviguer de table en table, à faire se rencontrer jeunes zazous fauchés et vieux sages existentialistes, musiciens à succès et auteurs sans avenir. Pareil à son *pianocktail*, il concocte d'audacieux mélanges, avec une aisance et une élégance presque agaçantes.

C'est qu'il est grand et beau et d'une pâleur de mort ; charmant fantôme aux yeux bleus faussement naïfs. Sous le front haut, comme pour ajouter au mystère, un rictus malin égaye sa mine grave. L'air de n'être pas là, on ne voit pourtant que lui.

Et cependant qu'il observe Michelle s'éterniser dans une conversation avec Sartre, il s'en va partager le comptoir avec les frères d'Halluin et Claude Léon.

Il y est question de be-bop et de littérature américaine, comme souvent, du déhanché des jeunes filles enivrées. On commande à nouveau un cocktail ou deux ; et dire que tout ceci, d'ordinaire, fait office d'échauffement avant de rejoindre les caves enfumées de jazz.

Mais il est presque minuit et Vian s'égare dans les vapeurs de l'ivresse.

Il a trop bu. Trop ri. Trop parlé. Trop enragé. Trop vécu pour aujourd'hui.

Les plissements gagnent son visage, disent la fatigue, et sa peau paraît plus pâle encore que d'habitude.

Les copains insistent, déçus de ne pouvoir compter sur lui pour animer ce qu'il reste de la nuit, mais il lui faudra remettre à plus tard la fête et le jazz, les grandes marrades et les solos de trompette enfiévrés.

Il doit se reposer.

Ménager son cœur.

Son médecin ne le lui a que trop rappelé.

Allez, on rentre.